JAB 1018 Lausanne 18
Annoncer les rectifications d'adresse

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION 113

Sociale — Politique — Littéraire
Artistique — Culturelle — Culinaire

1er juillet 2006
paraît six fois par an
dix-neuvième année

«Strč prst skrz krk!»

(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Le dossier du festival

«Il est temps de miser sur le développement d'érables!»

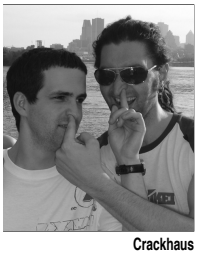
DIFFICILE d'évoquer Montréal, le Québec ou l'ensemble du Canada sans se rattacher aux sempiternels clichés que sont le sirop d'érable, le hockey sur glace ou les courses de chiens de traîneau. Idem pour la musique: on pense d'emblée à Diane Tell, Fabienne Thibault, Robert Charlebois, voire Angèle Arsenault, Édith Butler ou Beausoleil Broussard. Et bien évidemment à une certaine Céline D, dont la carrière internationale pourrait bientôt s'échouer définitivement tel un mythique paquebot dans le désert du Nevada.

Aux abords du St-Laurent, Montréal est en passe de devenir l'une des villes les plus renommées de cette planète en matière de sonorités électroniques. Et surtout, elle a su trouver un son identifiable dès les premières notes, à l'instar de Detroit, Chicago ou Berlin.

Avec son million et demi d'habitants, Montréal, bien que multiculturelle, se classe au deuxième rang des plus grandes cités francophones, juste derrière Paris. Mais aussi gigantesque soit-elle, elle reste une ville incroyablement agréable à vivre. On y circule aisément à bicyclette sur des pistes balisées, et les nombreux parcs sont autant d'invitations à la flânerie et aux causettes impromptues. Et il est parfois surprenant de se retrouver à *Downtown*, le centre des affaires, au milieu de gigantesques gratte-ciel, alors qu'une minute auparavant vous croisiez un raton-laveur entre deux buissons dans l'une de ces innombrables rues perpendiculaires où s'alignent presque sans fin ces habitations de briques rouges à trois niveaux qui ne se distinguent que par la couleur des rideaux et l'architecture de l'escalier extérieur.

•••

Bon nombre d'artistes se sont regroupés sur le Plateau Mont-Royal, au nord de la rue Ste-Catherine et à l'est de la rue St-Laurent, les 2 axes X et Y qui permettent aisément de se situer sur une carte géographique. Les loyers sont abordables, et l'atmosphère très agréable de ce quartier favorise grandement la créativité.



Crackhaus
(Deadbeat et Stephen Beaupré)

Vincent Lemieux et Marc Leclair (Akufen)

•••

L'excellent Dj et programmateur du festival *Mutek* Vincent Lemieux y déballe très régulièrement ses *flight-cases* de vinyls dans les nombreux bars et clubs du coin, et ça tombe plutôt bien, puisqu'il y réside, tout comme un certain Marc Leclair, un complice de longue date avec qui il a fondé le label Musique Risquée ,

Sous le pseudo d'Akufen (a-t-il les oreilles qui sifflent lorsque l'on pense à lui?), ce dernier s'est imposé comme le fer de lance de cette nouvelle vague québécoise au groove incomparable. Tout d'abord guitariste au sein d'un trio de jazz, il se met à la musique électronique dès l'âge de seize ans, soit quatre rigoureux hivers (ou étés caniculaires) après avoir été subjugué par le *Menschmaschine* de Kraftwerk. Sa marque de fabrique à lui, c'est le microsampling. Comprenez par-là le collage sur des rythmiques sautillantes à souhait de mini-fragments de sons repiqués sur la bande FM et généralement impossibles à identifier. *My Way*, son premier véritable album (si l'on occulte honteusement les nombreux remixes et maxis qui l'ont précédé), a été composé dans un état d'isolement total dans la campagne québécoise, et le résultat en a scié plus d'un. De la grande orfèvrerie qui fait désormais office de référence ultime en la matière. Et pour la suite de son œuvre, Maître Leclair s'est autorisé un détour aux platines au sein des compilations estampillées par le célèbre club londonien Fabric, avant qu'il n'accouche du superbe *Musique pour 3 femmes enceintes*, un recueil de plages *ambient* où, tel un fœtus en voie de développement, on parcourt les voies utérines du 1er au 236e jour, entre liquide amniotique et approche de l'air libre. Et pas besoin d'être un généiteur en salle d'attente pour se sentir emporté par cette œuvre terriblement émouvante.

•••

Scott Monteith, alias Deadbeat est un voisin proche de Marc Leclair. Très proche même, puisqu'il loge dans la même maison, deux étages au-dessus. Et si l'on compare leurs compositions, le terme voisin n'a rien d'usurpé là non plus. On sent également chez Deadbeat cet amour immodéré pour ces sons qui coulent, craquent, brûlent, tintent et frisent. *Wildlife Documentaries*, *Something Borrowed Something Blue* et *New World Observer*, ses trois albums aux accents *digital-dub*, révèlent d'innombrables richesses, tant au niveau des arrange-

(Suite à la page 3)

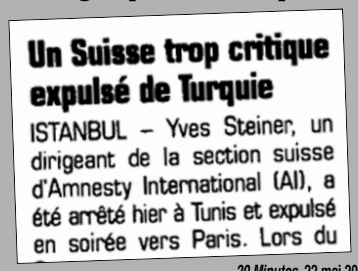
Vie moderne

Un vrai défi mnémotechnique

Viseca Card Services SA, 8151 Glattburg, printemps 2006

Pédagogie par la presse gratuite

Géographie sans prix



20 Minutes, 22 mai 2006

Nominations pour le Grand Prix du Maire de Champignac 2006

«Pour moi, le temps est un concept qui n'existe pas! C'est juste une façon particulière d'exprimer l'espace. Prenez les années-lumière, en fait, c'est de l'espace!»

Barbara Polla, superwoman venue de la planète Krypton, in *Le Temps*, 26 novembre 2005

«Il ne faut pas non plus oublier la mobilité douce, en encourageant par exemple les écoliers à se rendre à l'école.»

Oscar Tosato, municipal lausannois, in *24 Heures*, 11 février 2006

«Si l'affaire rebondit en Suisse, c'est qu'un fax égyptien, un fax, comme au temps de Bogart, intercepté par nos espions, semble accréditer cette thèse.»

Romaine Jean, journaliste et cinéphile, supra TSR1, 24 janvier 2006

«Il s'agit d'un virage stratégique à 360 degrés.»

Manuela Salvi, journaliste, supra RSR1-La Première, 10 avril 2006

«Il y a eu beaucoup d'oppositions, parce que les forces conservatrices s'allient, et les forces conservatrices sont souvent à gauche, je dois le regretter. Elles s'allient pour tout bloquer. Et si on bloque tout, on va dans le mur.»

Pascal Couchepin, conseiller fédéral, supra RSR1-La Première, 23 mars 2006, vers 7h15

«Je crois que promouvoir la femme, que ce soit au niveau politique, associatif, ou ailleurs, même au niveau du travail domestique, doit être fait au quotidien.»

Yves Ferrari, président des Verts lausannois, supra RSR1-La Première, 3 avril 2006, vers 12h30

«On constate ainsi qu'il s'agit de ressusciter frauduleusement solidaritéS dans le canton de Vaud –pour en extraire les dernières gouttes de capital électoral– pour mieux l'assassiner politiquement.»

Alain Gonthier, candidat Alternatives à Vevey, membre de solidaritéS-Vaud, membre du MPS, in *Le Courrier*, 22 février 2006

«Je ne veux pas faire l'exutoire de ce qui se passe autour de l'amendement.»

Daniel Brélaz, syndic de Lausanne, au conseil communal, 4 avril 2006, à 20h55

«L'équipe suisse n'est pas parvenue à monter sur le moindre podium lors des deux premières journées des Paralympiques 2006 de Turin.»

Agence SI, in *Le Courrier*, 13 mars 2006

«La meilleure preuve, c'est que j'en ai pas.»

Daniel de Roulet, romancier, in *24 Heures*, 4 mars 2006

«Ce ne sont pas les moyens qui conditionnent les ambitions, mais les ambitions qui sont conditionnées par les moyens.»

Michel Dubois, doyen de la faculté des sciences économiques de l'Université de Neuchâtel, in *Unicité*, avril 2006

«Tout le débat se base sur un non-dit largement sous-entendu.»

Liliane Maury-Pasquier, conseillère nationale (PS-GE), supra RSR1, 21 mars 2006, 7h04

«C'est difficile de justifier pourquoi une commune, tout d'un coup, parce qu'elle bénéficie de contribuables plus aisés ou parce qu'elle bénéficie de l'exode des bons contribuables, doit pouvoir se reposer sur ses lauriers de paresse tout en profitant du fait que la capitale est obligée d'investir dans toutes les infrastructures qui profitent finalement à tout le monde.»

Erika Schnyder, élue socialiste de Villars-Sur-Glâne supra RSR1-La Première, 6 mars 2006, vers 12h40

«Les joueurs de football ou de hockey fêtent la victoire de leur équipe en buvant et fumant sous la douche.»

Holger Schmid, psychologue du sport, supra www.swissinfo.org, 18 février 2006

«Il y a autant de manières de concevoir un baromètre touristique qu'il en existe.»

Eric Stalder, qui a utilisé les matières fécales des STEP pour mesurer l'activité touristique du Val d'Anniviers, in *Le Courrier*, 11 mars 2006

«"Olga bénéficie d'un excellent contact avec les chanteurs, explique le président Pierre Tillmanns. Je pense que le sexe n'a pas d'importance. Il faut quelqu'un qui sache tirer le meilleur des chanteurs." Cependant, le sexe entre en jeu en ce qui concerne les membres.»

Tasha Rumley, journaliste, in *24 Heures*, 3 mars 2006

«C'est aussi ignorer que l'hôpital du Chablais est porté à bout de bras, contre vents et marées, par un préfet qui a l'âme d'un vrai Chablaisien et par le député Georges Mariétan, qui a soufflé très fortement dans la voilure pour faire avancer le bateau…»

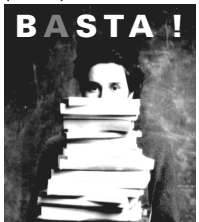
Jean-Daniel Morend, de Monthey, in courrier des lecteurs du *Nouvelliste*, 10 mai 2006

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 125
1018 Lausanne 18
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch

Abonnement: Frs 25.– au CCP 10–22094–5
Prix au numéro: Suisse: 4.35 francs
Europe hors zone franc: 2.90 €

Collaborèrent à ce numéro:
Alexandre Bénis
Jean-Frédéric Bonzon
Clarisse du Calice
Charles Chopin
Oncle Maggi
Gil Meyer
Henry Meyer
Jules-Étienne Miéville
Claude Pahud
Boris Porcinet
Pascal Pramploz
Marcelle Rey-Gamay
Johnny Seara
Cédric Suillot
Marcelin Switch
Monique Théraulaz
Œil de Vache

(Publicité)



Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante,
spécialisée en sciences sociales
et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10% aux étudiants
et de 5% à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax: 625 52 34 / E-mail: basta@vtx.ch
Ouvertures: LU 13h30-18h30,
MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30, SA 9h00-16h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures: LU-JE 8h30-17h30, VE 8h30-17h00

Courrier des lecteurs

Charles Chopin parti dans le décor?

La situation financière de votre revue est-elle si catastrophique que vous ne puissiez même plus vous offrir des décors dignes de ce nom? Est-ce la paresse de votre dessinateur qui n'arrive plus à tenir les délais? J'ai pu constater ces derniers mois qu'il passe de moins en moins de temps sur ses planches et que les cases sont souvent remplies avec de grands à-plats noirs.

Jacques Tâtillon,
de Sierre

Dans un souci permanent d'amélioration de la séquentialité du récit, il a été décidé de se débarrasser des décors pour faire place à une plus grande lisibilité. Nous avons dû nous rendre à l'évidence que de plus en plus de lecteurs n'arrivaient plus à suivre une histoire peu portée par le rythme de parution du journal, quand ce n'était pas le méli-mélo calligraphique, l'embouteillage graphique et toutes les perspectives boiteuses qui, tout en contribuant largement au succès de la série, la rendaient parfaitement impropre à la publication chez un grand éditeur. La taille du lectorat de *La Distinction* nous imposait de nous conformer aux exigences de qualité de la presse grand public. [*Réd.*]

Hésitation

Dans un premier mouvement, j'ai cru que le faux ouvrage du numéro 112 était le recueil d'articles de Jérôme Meizoz. Visitant le site internet de l'éditeur, je découvre que non. Curieux.

Dans ces conditions, je pense que l'imposture est l'ouvrage de Puig van Luus, *Les premiers mots des personnalités*, qui semble, tout compte fait, moins crédible encore que le recueil.

Max Hölz,
à Carouge

Courrier scientifique

ViaStoria nous interroge

Un collaborateur de ViaStoria, Centre pour l'histoire du trafic de l'université de Berne nous signale qu'il utilise régulièrement l'adjectif *viaire* pour l'appliquer à l'ensemble des éléments liés aux voies de communication (chemins, route, chemins de fer). Or, nous dit-il, il apparaît que ce terme n'est pas français et qu'il pourrait s'agir d'un italianisme. Voulant s'assurer l'impunité face aux normes du français fédéral, il s'est adressé à l'académie française qui lui a fait cette réponse:

*«**From:** Service du dictionnaire <mailto: dictionnaire-@academie-francaise.fr>*
***Sent:** Friday, March 24, 2006 3: 11 PM*
***Subject:** D.807.Viaire*
Monsieur,

Si viaire *n'est effectivement attesté nulle part,* voyer, *quoique rare, l'est bien (comme nom* –un voyer– *et "en apposition" dans* agent voyer *dans la huitième édition, dernière complète, du* Dictionnaire de l'Académie française*). Littré et Pierre Larousse (*Dictionnaire universel du XIXe siècle*) le traitent comme nom et adjectif: comme nom avec le sens de "officier, agent chargé de la police des chemins et des rues"; comme adjectif dans* agent voyer, architecte voyer. Voyer *pourrait parfaitement voir son emploi s'étendre avec le sens que vous donnez à* viaire. *L'Académie examinera ces mots à leur ordre alphabétique dans le cadre de la préparation de la neuvième édition de son* Dictionnaire.

Cordialement vôtre,

Serge Pétillot-Niémetz, chargé de mission.»

Surpris par l'extrême disponibilité de l'académie française qui en moins de deux jours a pris la peine de lui répondre, mais craignant de se fourvoyer, le collaborateur du Centre pour l'histoire du trafic s'est adressé à *La Distinction*, qui a réuni sa propre commission d'étude. Voici notre réponse:

Viaire est en effet un latinisme fort convenable , il se comprend assez bien puisque nous connaissons le mot *ferroviaire*, attesté depuis 1911 et formé précisément sur l'italien *ferroviario*. L'adjectif latin *viarius* a quant à lui déjà été utilisé par Marcus Caelius Rufus dans une lettre à Cicéron en 48 avant J.-C! La réponse de l'Académie lui préférant *voyer* n'est pas entièrement satisfaisante. L'étymologie de *voyer* est double. Le mot vient à la fois de *vicaire*, au sens d'officier et de *voirie*, comme ensemble des voies de communication du point de vue de son administration. Nous proposons donc de réserver l'adjectif *voyer* pour tout ce qui concerne la voirie du point de vue de son administration, et d'accepter l'adjectif *viaire* pour tout ce qui concerne la *viairie* c'est-à-dire l'ensemble de voies de communication considéré sous l'angle patrimonial et systémique. L'un relèvera de la *civitas* et l'autre de l'*urbs*. L'un de l'État et l'autre du territoire. L'un du politique et l'autre de la géographie. Le mot *viaire* est attesté depuis 1994 notamment dans l'ouvrage *Trame viaire et entrée de ville*, éditions du Certu, Lyon, 15 euros environ. Nous avons eu entre les mains de nombreux rapports tels que *Les gros pierrons dans le maillage viaire principal du pays de Monbeliard*, *Le réseau viaire à Beaune*, et *Le corset viaire de Fleury-Mérogis comme atout pour la prison*. Ces quatre exemples démontrent que l'usage de ce mot n'est pas aussi rare que nous pourrions le supposer.

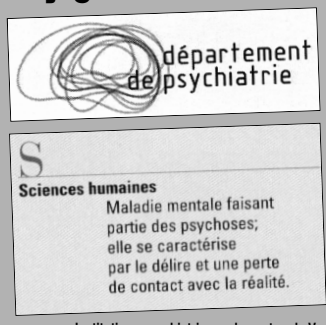
Enfin le règlement de voirie de la ville de Paris, à l'article 1, légifère sur *«l'occupation du domaine public viaire»*, notre distinction, entre *voyer* et *viaire*, est ainsi accréditée par Jean Tibéri utilisant *«domaine public viaire»* pour désigner *«le domaine voyer»* relevant de son administration.

A. B.

Trame viaire et entrée de ville
Éditions du Certu, Lyon, 15 euros environ

Perdu le fil

Un jugement sévère



Institutions psychiatriques du canton de Vaud, *Rapport 2005*, glossaire, p. 21

Devoirs de souvenirs de vacances

Photo G. G.

France, été 2005

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre dernière édition, l'ouvrage attribué au prétendu Puig van Luus, *Les premiers mots des personnalités*, énumérait les premiers balbutiements, généralement grotesques ou loufoques, de créateurs et de créatures du monde des arts et des lettres. Il s'agissait d'un faux manifeste, qui n'a d'ailleurs pas longtemps résisté à la sagacité bien connue de nos lecteurs (voir courrier ci-contre).

LES ÉLUS LUS (LXXXI)

Dure à la comprenette

Le Matin du 16 avril 06. Le titre en gras corps 80: *Je ne vais pas faire le Romain!* Un jeu de mot bien sûr, mais j'ignore le sens exact de l'expression «faire le Romain». Je parcours l'article pour trouver une explication.

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

Andrea Serra, président du Comité de l'immigration italienne dans le canton de Neuchâtel, espère vivement que «les élus ne fassent pas les "Romains" dans la capitale» (Le Temps *du 13 avril)*. Je note en passant l'usage du subjonctif après le verbe espérer, une curieuse influence de la concordance des temps italienne. Claudio Micheloni répond au journaliste: *La mise en garde est salutaire, mais le risque est réduit*. Il explique que les sénateurs ne siègent que trois jours à Rome et qu'ils doivent passer le reste de la semaine dans leur région de résidence. J'en déduis provisoirement que «faire le Romain» signifie, pour un élu, mener la grande vie dans la capitale en oubliant ses électeurs provinciaux. Je vais consulter l'article du *Temps*. Les propos d'Andrea Serra y sont rapportés ainsi: *Ils ont tous été élus. […] Il ne faut pas qu'ils fassent les «Romains» et deviennent inaccessibles. Ils devront être le plus proche possible de leur base, qui est ici*. Mon hypothèse se confirme. Mais j'aimerais bien savoir si l'expression se limite au domaine politique et quelle est son origine historique. Je me tourne vers les dictionnaires. Les deux propositions n'ont rien à voir avec le sujet: *C'est un Romain, un homme d'une probité et d'un patriotisme héroïques* et *Un travail de Romain, long et difficile, pénible*. Rien non plus dans les recueils d'expressions et locutions françaises. Une adaptation de l'italien probablement. Mais «Fare il Romano» est absent de mon Garzanti et, à première vue, introuvable tel quel sur google.it…

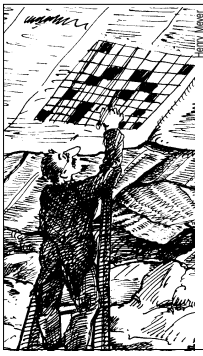
*

Première phrase du sous-titre en caractères noirs corps 12: *Il est celui qui a fait basculer le Sénat à gauche*. Mais dans la «fenêtre», composée en caractères rouges corps 20, on lit ces mots de Micheloni lui-même: *«Ce sont les voix de l'étranger qui ont emporté la décision en faisant basculer le Sénat à gauche»*. Le lecteur doit choisir entre hyperbole journalistique et modestie d'homme providentiel.

*

Seconde phrase du sous-titre: *Depuis sa retraite des Abruzzes, le Neuchâtelois Claudio Micheloni revient sur une semaine folle*. A-t-il pris une retraite anticipée dans les Abruzzes? Mais dans ce cas, comment pourra-t-il représenter les Italiens de l'extérieur? Ou bien s'est-il retiré modestement à la campagne pour échapper aux honneurs? Voyons plus bas: *Un succès qu'il savoure dans son village natal de Villa Paterno, dans les Abruzzes, où l'enfant prodigue s'apprête à être fêté comme il se doit*. Je ne vois qu'une signification à cette phrase sibylline: après avoir claqué tous ses francs suisses pour sa campagne électorale, il va faire la fête dans son village d'origine aux frais de la communauté.

M. R.-G.



Henry Meyer

Solution des mots croisés de la page 7

De gauche à droite
1. Washington – 2. ajourer – U. R. – 3. Joué – tabac – 4. Iutes – te – 5. Ste – ex-près – 6. tenanciers – 7. réal – ils – 8. néo – l'ami – 9. encaisser – 10. thésaurisé

De haut en bas
1. Wall Street – 2. ajoutée – NH – 3. soutenance – 4. huée – aléas – 5. IR – sen – osa – 6. net – XCI – tu – 7. grappiller – 8. resail – 9. ouater – mes – 10. nécessaire

(À s'être farci depuis un moment…) Charles Chopin en route pour le Separtistan.

En toute insécurité

Sous le réel exactement

Le moins qu'on puisse dire du dernier recueil paru chez Empreintes, *Saveurs du réel* d'Antonio Rodriguez, c'est qu'il détone. On s'était habitué à une poésie romande plutôt sage. On pouvait regretter de n'avoir pas enfanté des poètes comme Jean-Pierre Verheggen ou Christian Prigent: truculents, ironiques, violents et joliment licencieux. Voilà qui semble fait, et on s'en réjouit. Pourtant, il y avait à craindre du premier recueil de poésie d'un enseignant universitaire, spécialiste dudit genre littéraire: on s'imaginait les risques (poésie cérébrale, posture distanciée, osant sans vraiment oser). Or, *Saveurs du réel* part immédiatement dans une écriture incarnée, polyphonique, résolument placée sous le signe du réel, qui va *«droit au but»* et touche les lecteurs, même ceux qui ne sont pas familiers de poésie contemporaine. Car si on oublie très vite que c'est de la poésie, c'est justement parce qu'il y a un monde qui s'ouvre.

Or, le monde d'Antonio Rodriguez est un foisonnement baroque. Dans le poème *«Membres de famille»* par exemple, l'évocation de la famille d'un cul-de-jatte offre les voies d'une poésie systémique, à la fois tendre et cruelle: *«Comme ils courent vite les enfants du cul-de-jatte»*; *«Lorsqu'il voit son fils à bicyclette, il le prédit athlète. Mais déjà le petit se voue à l'orthopédie»*; *«Les photos de famille s'arrêtent au tronc»*. Ailleurs, le lecteur (ou la lectrice) est initié au *«cunnilinguisme»*, qui trace les voies impénétrables d'une nouvelle écriture des langues orales: *«Qu'un nid de lin, qu'un nid de laine / attire les lèvres si près de l'aine / et l'esprit s'humilie à lire entre les plis»*. Si le recueil joue sur les variations, les thèmes du couple, de la séparation ainsi que de la réconciliation donnent une cohérence forte à ce recueil inclassable. Le lecteur traverse en effet cinq parties différentes, qui le bousculent du début à la fin. Il n'est dès lors pas anodin que le recueil commence par la description d'un coup de poing, et l'on se demande si ce n'est pas l'auteur qui nous l'adresse directement. Il y a une énergie d'écriture féroce et dionysiaque, toujours accompagnée d'humour, qui nous incite à reprendre régulièrement ce volume, parce qu'une de ses forces est justement de *«faire chuter l'alignement»* de nos rayons de poésie avant qu'ils ne soient poussiéreux.

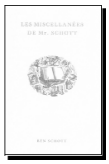
Goûts de Schott

Pour Ben Schott, qui a un goût prononcé pour ce qui est délicieusement inutile, le réel offre encore d'autres saveurs. Son ouvrage, *«Les Miscellanées de Mr. Schott»*, figure en tête des meilleures ventes: plus de 2000 exemplaires seraient écoulés chaque jour selon son éditeur. De quoi intriguer. Ce jeune photographe a eu l'idée de récolter avec une précision quasi pathologique des informations insolites sur des sujets plus variés les uns que les autres et d'établir des listes sur tout ce que nous savons avec plus ou moins d'imprécision. L'histoire de l'arobase et de l'esperluette, les symboles d'entretien du linge, l'alphabet morse, les insultes shakespeariennes, la manière de nouer un nœud papillon, l'art de draper un sari, les noms des différents nuages (avec illustrations à l'appui), les capitales, les neuf muses… Près de cent soixante pages absolument imprévisibles.

Ben Schott nous invite à déguster les délices de la lecture aléatoire, c'est d'autant plus jouissif que cette savoureuse compilation de *«petits riens essentiels»* donne fréquemment à sourire. Et l'humour, surtout absurde, par les temps qui galopent est absolument indispensable.

M. T.

Antonio Rodriguez
Saveurs du réel
Empreintes, avril 2006, 79 p., Frs 29.–



Ben Schott
Les Miscellanées de Mr. Schott
Allia, octobre 2005, 159 p., Frs 28.20

Littérature romande™

Bertil Galland
Fortes têtes
Des combats politiques aux parcours solitaires
L'Aire, 2005, 223 p., Frs 30.–

Quinze ans après *Princes des marges* (Migros ou 24 Heures, 1991, 270 p., voir *La Distinction* n° 30, disponible sur Internet), Bertil Galland nous ressert une galerie de portraits. Non plus des artistes et des intellectuels romands, mais cette fois des «fortes têtes». Le choix tient au hasard des rencontres plus qu'à un projet médité, et sent un peu en cela les fonds de tiroir. On y recense l'ultime conseiller fédéral radical vaudois, le patron de l'auteur au *Nouveau Quotidien*, un cousin d'Amérique, un lieutenant-colonel commandant de forteresse et directeur de chœurs, un conservateur (la profession) bernois, un cousin, un berger sarde et un mélomane anachorète (ces deux derniers ayant fait l'objet d'ouvrages publiés autrefois par l'auteur), Nicolas Bouvier et, bien sûr, un éditeur belge.

Comme à chaque fois, le trait est enlevé, le style évocateur, même si l'abus du superlatif de terroir peut lasser. Quelques raccourcis saisissants font sursauter le lecteur, comme ces publications de Feltrinelli et Maspero *«diffusées jusqu'au Cambodge, avec les conséquences que l'on sait»* ou cette étape méconnue de l'effondrement de l'État de Vaud, vers 1978, lorsqu'il fallut soudain un bac pour entrer à l'École normale: *«La vie artistique de tout un peuple va s'effondrer…»* L'héroïque carrière au service de l'État de Jean-Pascal Delamuraz aboutit à un bilan politique se résumant à la liste des sièges qu'il a occupés, dans la grande tradition helvétique. Quant au panégyrique de Jacques Pilet, il donne lieu à une telle saga du feu *NQ* qu'on se demande pourquoi diable un journal doté de tant de qualités et accueillant un tel nombre de talents n'est pas parvenu à survivre. *«L'esprit des années quatre-vingt devient lourd et vulgaire. Dans l'édition du papier sous toutes ses formes, on voit monter les brasseurs d'affaires, l'inculture des petits chefs et les bâtisseurs de groupes tentaculaires, qui sur un verdict de leurs analystes financiers se transforment soudain en liquidateurs.»* L'explication donnée ne saurait suffire, elle est trop vague: des noms, des noms !

La figure de l'individu contre le groupe, de l'illuminé seul contre tous, du «possédé» par la vérité domine le livre, et trace en creux une sorte d'autoportrait de l'auteur, qui, devisant avec un ex-trotskyste, évoque furtivement sa propre rupture avec les maurrassiens, *«l'autre bord, mes amis des Cahiers de la Renaissance vaudoise»* Alors là, on brûle vraiment d'en savoir plus… *(J.-E. M.)*

Devenue trop rare dans la presse

Un pur moment de poésie jurassienne

CIRCULATION

Trace d'huile sur la route

Les routes du Seeland étaient souillées d'une longue trace d'huile hier, qui passait par Lyss et l'autoroute A6 et menait jusqu'à Bienne. L'automobiliste doit s'être arrêté à la rue du Jura, avant d'entrer en collision avec une voiture stationnée. La trace d'huile s'est ensuite perdue et l'automobiliste a continué sa course. La police recherche des témoins. LQJ

Le Quotidien jurassien, 26 mai 2006

Charles Chopin en route pour le Séparistan…

Le dormeur du festival

«Il est temps de miser sur le développement d'érables!»

(Suite de la page 1)

ments que des textures, suivant un flot calme et continu très influencé par la beauté mais aussi par les douleurs et les déviances de cette nature qui nous entoure et des humains qui la piétinent. Et quel que soit le tempo, d'ailleurs souvent très apaisé, on ressent toujours au niveau des abdos (ou de ce qu'il en reste) ce profond désir d'onduler et de se tortiller.

•••

Si Scott Monteith se laisse parfois guider dans sa musique par les atrocités que les médias nous déballent, il n'en garde pas moins un sens de l'humour particulièrement aiguisé, comme peuvent en témoigner les galettes concoctées aux côtés de son pote Stephen Beaupré sous le nom de Crackhaus. Harmonica déstructuré, banjo haché menu, ocarina foireux et bribes de discours politiques ou d'hymnes country, toutes les caricatures nord-américaines ou presque sont passées au presse-purée. Tout cela pourrait paraître plutôt folklorique, si l'on faisait abstraction de ces *beats* si subtils et de cette basse ravageuse qui nous rendent accro à Crackhaus aussi vite qu'il ne faut de temps pour bourrer sa pipe.

•••

La dernière trouvaille Montréalaise se nomme Jeremy Petrus (a.k.a Mossa), et nul doute qu'il sera tantôt l'un des grands crus les plus convoités par les promoteurs assoiffés par cette micro-house capable de vous enivrer un dancefloor sans aucun risque de gueule de bois. Son premier album (où il signe également le design de la pochette) se nomme *Some eat it raw* et vient de paraître sur le label parisien Circus Company, qui n'a pas son pareil pour ramener les artistes dont les émanations du second degré sont plutôt bien développées, tels les déchaînés Nôze ou l'indomptable Guillaume «Ark» Berroyer. Les treize titres de cette plaque aux mélodies acidulées et à la fantaisie spontanée se laissent déguster goulûment, mais personne n'y verra d'inconvénient si vous préférez vous envoyer la totale cul-sec au goulot!

•••

Et s'il y a un musicien dont tout le monde parle actuellement, c'est bien Mathew Jonson, la nouvelle coqueluche canadienne basée à Vancouver. S'il n'est de loin pas un nouveau venu dans le monde de la musique (il a été initié très jeune aux joies du piano et des percussions, donnant déjà des concerts à 11 ans), sa progression s'est faite en douceur pour atteindre le sommet des cimes de l'électro depuis l'an dernier.

En l'espace de quelques mois, ce grand amateur de jazz s'est imposé comme une tête d'affiche incontournable sur les plus grandes scènes de la planète particulièrement grâce à *Marionette, Put Ya Booty Shorts On* et *Return of the Zombie Bikers* (issus du catalogue de son propre label Wagon Repair) des titres ensorcelants au possible qui vous trottent dans la tête encore et encore…

•••

Et si au final il fallait trouver un point commun à tous ces artistes, ça serait certainement cette humilité qui les habite, ce goût prononcé pour l'autodérision, cette curiosité inépuisable qui les caractérise et qui font d'eux des êtres hautement respectables terriblement attachants.

•••

Cette liste d'authentiques mélomanes et d'intarissables compositeurs pour laptops tressautants mériterait encore d'accueillir quelques grosses poignées de Montréalais, tels Luci, Egg, Mike Shannon ou The Mole, autant de sobriquets encore peu familiers à nos feuilles de choux, mais qui ne devraient pas le rester trop longtemps, car ils suivent de très près la trajectoire débroussaillée par leurs plus illustres compatriotes.

C. d. C.

Liens :
www.musique-risquee.com
www.techno.ca/deadbeat
www.wagonrepair.ca

Pédagogie par la presse gratuite

Mathématiques sans prix

Tous les jours, 3 ou 4 jeunes cuvent leur cuite à l'hôpital

ALCOOL. Les abus concernent des jeunes âgés entre 10 et 23 ans, selon les résultats alarmants d'une étude. Cette dernière, menée par l'Institut de prévention de l'alcoolisme et toxicomanies, révèle que 3 jeunes sur 4 sont conduits chaque jour à l'hôpital pour une intoxication alcoolique ou à la suite d'une dépendance!

Le Matin bleu, 24 mai 2006

Un coup de Turin

Massimo Carlotto
Rien, plus rien au monde
Traduit de l'italien par Laurent Lombard
Métailié, mars 2006, 62 pages, Frs 12.–

Bien que le premier règle souvent son compte à la seconde, polar et politique font bon ménage. Cette dialectique a fait la fortune du roman noir français des années Manchette et post-Manchette, plus rien depuis semble-t-il; faut-il s'en inquiéter? L'écrivain italien Massimo Carlotto nous a gratifiés de plusieurs polars (même éditeur), sociaux, politiques, politisés, parfois internationalistes.

Rien, plus rien au monde, est à classer parmi les polars car un crime a été commis. Le lecteur le moins avisé en sera vite alerté. Pas de suspense, toutefois. Hormis celui qui consiste à comprendre ce qui a pu causer un acte de désespoir. Il s'agit d'un monologue, d'une confession en forme de justification de l'accomplissement de l'irréparable. Un bref et dense monologue, un long cri lancé par une femme qui serait emblématique de l'Italie d'en bas, pour adapter l'expression d'un futé politicien français. Les années Berlusconi sont posées en filigrane tant la référence aux rêves télévisés est omniprésente, avec nombre de notes de bas de page explicatives à l'appui destinées au lecteur francophone heureusement ignare.

La narratrice, la quarantaine éreintée, vit dans une modeste banlieue de Turin. Elle se présente, présente son mari, sa fille, leur cadre de vie, elle se rappelle son passé si plein de joyeuses promesses (le titre du roman reprend une célèbre chanson de Gino Paoli, jouée le jour de son mariage, voici des siècles, *«à l'époque je pensais que j'avais un avenir, que ma vie pouvait changer. J'étais jeune.»*)

Elle fait des ménages, davantage que par le passé, les temps sont devenus difficiles. Elle abuse du vermouth, elle connaît et nous livre au centime d'euro près les prix du moindre objet de nécessaire consommation quotidienne, elle guette les articles en promotion. Elle compare sa vie matérielle à celle des femmes chez qui elle travaille. Sans jalousie, sans haine. Comparer, juste comparer. Les faits, juste les faits (*«nous la santé, c'est le Seigneur qui la surveille d'en haut.»*)

Son mari a été ouvrier chez Fiat. Il a appartenu à l'élite de la classe ouvrière. Modernisation industrielle oblige, il a été licencié, a connu le chômage, et se trouve rassuré par son récent et incertain job de porteur de palettes. Plus question pour lui de rester syndiqué, l'emploi est devenu si précaire. Plus question non plus de se rendre au stade assister aux matchs du Torino, un abonnement avantageux à la TV câblée fera aussi bien l'affaire, tant pis pour l'isolement.

Leur fille, si jolie, ne satisfait pas les rêves de mobilité, de survie sociales de sa mère; elle a un amoureux nord-africain aux papiers pas trop en règle, et elle gagne sa vie, mal, en livrant des paquets à mobylette. *«Savoir que ma fille allait avoir le même destin que moi c'était au-dessus de mes forces.»*

La mère narratrice et aimante avoue qu'elle aurait préféré un fils, *«dans un quartier comme le nôtre, mieux vaut avoir des garçons; ça te donne moins de soucis. Avec des garçons, si t'arrives à éviter qu'ils se droguent et s'ils finissent pas en prison, le reste c'est du tout cuit* (…). *Quand ça marche pas bien à l'école, ils suivent les traces de leur père et une autre famille voit le jour. Une autre famille de minables.»*

Ne parlons pas de l'environnement. Il n'offre aucune échappatoire à cette femme rendue déplaisante par la misère du monde, et que chaque petite chose intéresse, sinon un miroir qui lui est devenu insupportable. Elle est à bout.

Elle est passée à l'acte, ou, disons , s'est vue contrainte à un passage à l'acte. Elle attend la police et la télé, la seconde de préoccupant davantage que la première, car elle a commis, par amour et frustration, par inadvertance qui sait, un crime. Les polars ne sont pas toujours des romans de détente. *(G. M.)*

Pédagogie par la presse gratuite

Pharmacologie sans prix

L'armée envahit la Suisse romande

ZURICH – Des chercheurs de Zurich et de Boston ont découvert un nouveau vaccin contre la maladie d'Alzheimer, testé avec succès sur des souris. Il n'a pas d'effets secondaires, a indiqué l'Université de Zurich hier. Le vaccin agit sur la protéine beta-amyloïde, l'un des agents de cette maladie dégénérative. Il améliore la mémoire et les capacités d'apprentissage des malades. Selon

20 Minutes, 3 mai 2006

Du studio 105 de la Maison de la Radio...

Le spectacle de la critique

AMÉLIE publie chaque automne, et *«Quand on reçoit le dernier Nothomb, on est prévenu: c'est la fin des vacances.»* (Jean-Louis Ezine) De telles formules, pour lesquelles certains se damneraient, on en entend tous les dimanches en soirée, depuis plus de cinquante ans: c'est *Le Masque* (une petite pause) *et la Plume*, sur les ondes de France-Inter.

En ouverture, la brève ritournelle au piano (en fait du Mendelssohn, pour punir un auditeur auteur d'un courrier antisémite) rappelle à chacun un souvenir: la déprime de fin de week-end, le retour en DS de la résidence secondaire, les dures empoignades idéologico-affectives des *sixties*.

Certes, son parisianisme outrecuidant, la valse des casquettes de ceux qui sont à la fois critiques, auteurs, éditeurs et distributeurs de prix, son brouhaha en agacent plus d'un, mais on est obligé de reconnaître que, par les œuvres passées en revue, par les critiques qui se sont succédé à la tribune, par les polémiques parfois homériques qui s'y déroulèrent, cette émission forme à elle seule une petite histoire culturelle de la France d'après-guerre. L'ennui des compilations universitaires en moins.

Car le plaisir est présent à chaque instant. Tous le disent, les grands anciens comme les petits nouveaux, *Le Masque*, c'est d'abord du théâtre, du spectacle, parce qu'il se joue devant un vrai public. La dramaturgie impose ses règles: l'animateur-arbitre (le couple infernal Bastide-Polac, le dandy Bouteiller, le Garcin d'honneur…) doit à la fois exciter et retenir ses fauves, les oppositions se doivent d'être tranchées (ces duels au premier sang entre Jean-Louis Bory et Georges Charensol –qui pouvait dire sans forfanterie «Méliès m'a confié un jour…» et qui n'avait pas toujours tort, on s'en aperçoit rétrospectivement– mimant la guerre civile qui oppose depuis la Révolution la France de gauche et celle de droite) ; chaque intervenant doit se faire remarquer à tout prix, même avec une parfaite mauvaise foi («Vous avez aimé cette œuvre pour de mauvaises raisons. Je vais vous expliquer pourquoi vous auriez dû l'aimer…») ; et le trac, confessent-ils, qui accompagne en permanence tous les acteurs de cette pièce réinventée chaque semaine.

Une émission de radio qui dure depuis cinquante ans (en ne variant pratiquement pas sa formule), voilà qui est impensable dans le monde du relookage permanent, de la refonte programmée et de la soupe promotionnelle toujours renouvelée. La formule s'est avérée impossible à transférer en TV, malgré plusieurs tentatives (le légendaire *Droit de réponse* de Polac fut quelque chose d'approchant, en plus chaotique). On y lit même, au début de chaque émission, le «courrier des auditeurs», comble de la ringardise à l'heure de l'interactivité et des téléphones portables, mais échange de haut niveau, dans la forme comme dans le fond, comme quoi on a toujours les auditeurs (les spectateurs, les lecteurs…) dont on est digne.

Bref, tout cela méritait un livre. Le voici, qui pousse l'élégance jusqu'à n'épargner ni les fondateurs (avec une méchanceté insistante sur les immenses et maladroites ambitions politiques du défunt Bastide), ni les responsables et participants les plus récents. Des extraits savoureux, dans la prophétie comme dans l'aveuglement, alternent avec des synthèses agréablement rédigées. En prime, deux disques font revivre quelques morceaux de bravoure.

J.-F. B.

Jérôme Garcin & Daniel Garcia
Le Masque et la plume
Les Arènes, 2005, 543 p., Frs 85.70
Version light en 10/18, Frs 16.50

Brises d'outre-Atlantique

L'oncle Sam et les histoires

LE monde leur trouve quantité de défauts, et c'est sûr qu'ils ne sont pas parfaits, les Américains… enfin, tout au moins ceux qui tiennent les manettes de l'Empire économique et guerrier…

Mais il y a là-bas une cohorte d'écrivains qui nous décrivent un peuple, des individus bien différents du modèle yankee «idéal»! En marge de l'Histoire de cet Empire, ils mettent au jour une foultitude d'histoires individuelles qui n'ont rien à voir avec lui, d'histoires pleines d'une humanité -souvent souffrante et solitaire, et malheureuse- qui le conteste par son existence même: les petits peinent ici comme ailleurs. Parmi ces écrivains, qui ont le don de raconter les histoires de vie comme peu sur le vieux continent (1), on trouve évidemment Raymond Carver et son univers doux-amer. Ce diable de plumitif, tout comme ses compères cités plus haut, possède à ce point l'art de la narration que sa poésie parvient à être palpitante, directe et complexe à la fois, comme la vie sait l'être quand elle s'y met.

«Je me suis réveillé avec une tache de sang
devant l'œil. Une égratignure jusqu'au milieu du front. Mais
je dors seul en ce moment.
Et pourquoi un homme lèverait la main
sur lui-même, fût-ce dans son sommeil?
C'est à cette question entre autres
que je m'efforce de répondre ce matin.
En examinant mon visage dans la vitre.»

Raymond Carver

C. P.

Raymond Carver
La vitesse foudroyante du passé
L'Olivier, 2006, 181 p., Frs 29.30

(1) Parmi beaucoup d'autres comme Jim Harrison, Thomas Mc Guane, Richard Brautigan, et Charles Bukowski qui n'est pas le moins bon quoique le moins présentable.

Choix des adjectifs

Après bien des hésitations, un quotidien de référence attaque l'UDC

Une «taupe» pour compromettre Hani Ramadan? Blocher dément

Le Temps, 26 mai 2006

Charles Chopin en route pour le Séparistan...

Une héroïne de classe

Timbre 2005 de la Poste française, à laquelle le Parti Breton demande *«aux Bretons et à tous les Français sensibles au racisme d'écrire pour protester»*.

LES centenaires des héros de BD, déjà bien lancés aux États-Unis, commencent en Europe. Les *Katzenjammer Kids* (en français *Pim Pam Poum*) ont eu cent ans en 1997, et le capitaine n'a pas cessé de les pourchasser pour autant. Dans le domaine francophone, c'est une nourrice sèche basse-bretonne qui franchit la première la ligne d'arrivée.

L'officialité s'est bien évidemment emparée de l'occasion: la Délégation aux Célébrations nationales de la Direction des Archives de France recense pour 2005 la naissance de Bécassine aux côtés, entre autres, de l'élection de Clément V, de l'abandon du calendrier révolutionnaire, du soleil d'Austerlitz, de l'Entente Cordiale, de la prise de Malakoff, de la naissance de la SFIO, de la première du Petit Conservatoire de la Chanson, de l'invention du manomètre, du bicentenaire de Blanqui-dit-l'Enfermé et du tremblement de terre de Lisbonne. C'est dire. Comme ils ont parfois un peu de peine à s'organiser, suggérons aux amis du drapeau noir de préparer dès maintenant la commémoration de l'œuvre immortelle de Louis Forton: les *Pieds Nickelés* seront centenaires en 2008.

Gags ancillaires

Publiée dans un hebdomadaire pour fillettes catholiques de bonne famille l'année même de la séparation de l'Église et de l'État, la série *Bécassine* est née du récit d'une bourde authentique de la servante de la rédactrice en chef, et la saynète fut illustrée dans l'improvisation pour pallier à la dernière minute la défection d'un collaborateur. Il s'agit bien ici d'un humour de classe sociale, puisque la méconnaissance des usages, l'ignorance des innovations technologiques, la mauvaise compréhension de la langue française et la maîtrise très approximative de l'écrit seront longtemps les ressorts comiques principaux. La petite bonne bretonne a terminé sa carrière en 1953, à la mort du dessinateur Joseph Porphyre Pinchon, et les quelques tentatives maladroites de résurrection (sous forme de vraie BD avec des bulles ou de dessins animés) n'ont pu renouer avec le succès. En revanche, les rééditions, les produits dérivés, les allusions et les pastiches se sont multipliés.

Le dessin est souvent magnifique, plein de mouvement, surtout pour le personnage principal. Hélas le cadrage reste pratiquement toujours en pied, tandis que la mise en page se déroule sagement, dans une disposition quasi constante. Comme de coutume au début du XXe siècle, le récit repose sur le texte qui est typographié au bas de chaque image. Rien là qui puisse rivaliser avec les fastes graphiques de *Little Nemo*, apparu la même année et que Pinchon a connu comme en témoigne une page de *Bécassine alpiniste* (1923).

Une relecture très tendance

Gautier-Languereau, qui fut son éditeur dès les origines, célèbre ce centenaire avec un bel album de collection, *Bécassine, une légende du siècle*, par Bernard Lehembre, historien. L'auteur, comme beaucoup de commentateurs avant lui, commence par parler du personnage comme s'il avait existé dans la réalité. Cette fiction biographique, usée jusqu'à la corde avec Tintin, évite en général de se demander comment le monde est représenté dans l'œuvre, et à destination de quel public. On passe ensuite aux jugements: *«Témoin d'un monde en pleine mutation»*, la domestique en costume folklorique y est décrite successivement comme un personnage avant-gardiste qui cherche à sortir de sa condition, la *«première représentante de la ligne claire»*, *«un agent de la modernisation»*, et –à la fin de l'envoi je touche– une *«pionnière de la libération de la femme»*. Pas moins.

Cette lecture féministe et moderniste montre une Bécassine en avance sur son temps, audacieuse apôtre de la pédagogie non-directive, qui prônerait par l'exemple le droit pour les enfants de faire des bêtises, de ne pas suivre les normes sociales. Sa filiation serait à chercher du côté de Gaston Lagaffe, bien plus que chez les héros familiaux bien sages, malgré les ressemblances graphiques.

En cherchant bien, l'auteur trouve même à la série une forme d'engagement politique, puisque, ultra-patriote et germanophobe dans les albums de la période 14-18, elle sera châtiée durant l'Occupation. À l'inverse des ouvrages d'Hergé, les albums de Bécassine sont interdits et pilonnés dès le 16 juin 1940, les exemplaires déposés à la Bibliothèque nationale étant même éliminés.

À bien y regarder, le dévouement que Bécassine porte à sa maîtresse la marquise de Grand-Air, sa bonne volonté, son souci angoissé de bien faire, cette «générosité» tant vantée ne sont pas sans rappeler l'image de l'esclave fidèle, de la nounou bien intentionnée si typique de la culture du Sud des États-Unis. Elle ne comprend rien, elle ignore tout des usages, mais elle rit à tout bout de champ, et a si bon cœur… Même son entrée, mobilisation oblige, dans le monde de la production fait ressortir sa bêtise définitive. La sympathie et l'attendrissement des auteurs de *Bécassine* ressemblent furieusement au paternalisme condescendant des classes possédantes, il est comme un équivalent social du racisme doux des planteurs de coton.

On oublie tout

Dans la même veine, l'auteur et l'éditeur, tout confits dans la dévotion à leur héroïne-phare, esquivent tout au long du livre les sujets qui fâchent. Un personnage de richissime latino du nom de *Rastaquoueros*, tout un programme, rachète-t-il les demeures de la marquise? Il n'est question que d'un hôtel parisien loué *«à un Américain»*. Les Bretons rechignent-ils devant cette icône sans bouche d'un peuple privé de sa langue, au demeurant sans cesse ridiculisée pour sa dysorthographie? Réponse: *«Bécassine découvrit alors qu'elle avait des ennemis. Elle était trop française pour les nationalistes bretons et sans doute trop bretonne pour les ultra-jacobins français.»* On se demande bien qui sont ces fanatiques robespierristes, manifestement placés là pour relativiser les réactions négatives du parti bretonnant, qui s'en prit à la Bécassine de cire du Musée Grévin le 18 juin 1939.

Un album tourne-t-il en dérision les grèves de l'après-guerre et vante-t-il les jaunes? Réponse: *«plusieurs planches des* Cent métiers de Bécassine *relatent les mouvements sociaux de 1919.»* Le nanard de 1939 (*Bécassine*, de Pierre Caron, avec Paulette Dubost) est tout juste mentionné. Les parodies de F'Murrr n'existent pas. La Pencassine, marionnette sinistre du Bébête-show, est oubliée. Bien entendu, la pruderie traditionnelle de l'éditeur de *La semaine de Suzette* l'a empêché d'avoir vent de l'existence de *Bécassexine*, héroïne parodique dévêtue et lamentable datant des années 70. Le concert de grenouilles de bénitier qui accompagna la naissance du personnage ne semble pas près de se taire, même si, en fin d'ouvrage, les sous-vêtements ont été tolérés dans les hommages gentillets de quelques dessinateurs, noyés parmi les croquis mollachus venus du monde de la mode. Évidemment, malgré un accès qu'on suppose entier aux archives de l'éditeur, le livre ne contient aucune indication au sujet des tirages et des ventes; ces chiffres, c'est d'un ennuyeux, voyez-vous.

On touche là aux limites de ces études qui, pressées de prendre la place des recherches précédentes, ne veulent plus tenir compte que des axes de recherches les plus récents, ici la marche vers la «modernité» et le paramètre du «genre», sans lien avec tous les autres aspects sociaux. Le lecteur attend sans impatience la prochaine élaboration conceptuelle qui viendra confirmer la remarquable plasticité culturelle de la soubrette en coiffe: *Bécassine* vue au travers de la théorie *queer*, car en vérité il pourrait bien s'agir là d'un(e) transsexuel(le).

M. Sw.

***Bécassine*, film de Pierre Caron, avec Paulette Dubost (France, 1939)**

Bernard Lehembre
Bécassine, une légende du siècle
Gautier-Languereau, 2005, 167 p., Frs 52.10

Rochette & Veyron
Cour royale
Albin Michel, 2005, 56 p., Frs 28.50

Le perruquier du Roi-Soleil est mis en demeure de fournir à son altesse une moumoute digne d'un ange. Comme de juste à la Cour, les intrigues se multiplient et s'imbriquent pour favoriser ou contrarier ce projet. À tel point que le crin disparaît dans tout Paris. Une solution sera pourtant trouvée, faisant largement appel à la toison des filles de joie. Un très amusant album, pour lequel Veyron (*Bernard Lermite*) a concocté un scénario frénétique et réinventé une langue de cour riche et fielleuse à souhait. Un seul regret: le dessinateur n'a pas réussi à individualiser ses personnages secondaires, se contentant à chaque fois d'un gros pif et d'un menton en galoche, comme à l'aube de la BD industrielle.

A. Goetzinger & P. Christin
Banlieue blanche, banlieue rouge
Dargaud, 2006, 49 p., Frs 18.40

Étienne Davodeau
Les mauvaises gens
Delcourt, 2005, 185 p., Frs 27.40

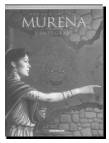
Les deux albums parlent du même sujet: la France de l'après-guerre. Ceci mis à part, tout les oppose.

L'un accumule les clichés: la banlieue rouge parisienne, la forteresse ouvrière de l'île Seguin, la CGT et *le* parti, les syndiqués jaunes qui sont seuls à travailler au noir, la trahison nationale des derniers aristos, l'odieuse américanisation des classes possédantes. L'autre nous raconte une histoire sociale de la Vendée, avec le passage de l'agriculture à l'industrialisation, la rupture avec le cléricalisme, la montée de la JOC et de la CFTC, future CFDT, puis l'adhésion au PS.

L'un suit la tradition de la BD d'autrefois, avec des héros à l'ancienne, des méchants, un complot que l'on déjoue; Christin, dont on aima tant les scénarios politisés et ironiques qu'il offrit à Bilal (*Légendes d'aujourd'hui*) ou à Mézières (*Valérian*), donne ici l'impression d'avoir vingt de retard sur l'évolution du genre, et son humour se réduit désormais à de laborieux anachronismes volontaires. Quant au dessin, il oscille entre le croquis de mode et le schéma d'architecte. Les dialogues sont patauds, farcis d'explications lourdes. L'autre est un témoignage personnel, familial avec ce qu'il faut de retenue et d'éclairages latéraux sur la fabrication de l'album, notamment ce passage magnifique où les parents protestent avec la dernière énergie auprès de leur fils contre l'idée saugrenue de raconter leur vie (*«Tu mettrais nos vrais noms?»*). Le dessin en est minimaliste, parfois maladroit, mais formidablement vivant.

L'un court sur environ 500 cases en couleurs dans un format classique, l'autre aligne près de 1200 cases en noir-blanc dans le format des «romans-BD», inauguré par le *Maus* de Spiegelman.

L'un est ridicule, l'autre est émouvant. On peut oublier l'un, il faut lire l'autre. *(M. Sw.)*



Delaby & Dufaux
Murena, premier cycle
Dargaud, 2005, env. 200 p., Frs 71.40

La raison première de l'apparition des «intégrales», à la mode ces dernières années dans l'édition des bandes dessinées, tient bien entendu au vieillissement d'un lectorat, qui à la fois regrette les albums de son enfance (perdus, volés, prêtés…) et possède les moyens de se les repayer au prix fort. Dans un autre journal, moins distingué, on parlerait d'une «demande solvable». Toutefois, ces volumes maousses permettent également de découvrir une série inconnue par grandes tranches, de se plonger plusieurs heures durant dans un univers spécifique, d'échapper à la douce torture du «à suivre».

Ainsi en va-t-il de ce premier cycle de *Murena*, qui nous narre la montée au pouvoir de Néron, avec au générique Claude, Britannicus, Agrippine, Poppée, Sénèque et Pétrone. Puisé aux sources les plus noires de l'historiographie, aux antipodes du républicanisme moralisateur des premiers Alix, le récit accumule meurtres, empoisonnements, exécutions sanglantes et nudités paillardes. Dans ce monde franchement païen (même si saint Pierre apparaît brièvement, en *guest star* de passage), le massacre permanent des esclaves, affranchis et gladiateurs le dispute aux rivalités de pouvoir.

Le dessin, manifestement travaillé d'après des photographies, comme le pratique Manara, relève d'une tradition académique, et excelle dans le cadrage, le rythme des scènes et les décors.

La lecture de l'intégrale permet aussi de mieux percevoir le rôle de couleurs, puisque différents coloristes ont collaboré avec Delaby. Celui du deuxième épisode, André Benn, emporte de loin la palme, avec son sens du relief, ses séquences en sépia et sa touche légère. Bref, c'est beau comme le *Gladiator* de Ridley Scott, mais sans le message politique ni les travellings.*(M. Sw.)*

Vie parlementaire

Un refus incertain

L'ensemble des groupes parlementaires fédéraux a en revanche accepté le paquet, à l'exception d'«A gauche doute» (trois élus).

***Le Courrier*, 4 mai 2006**

La Pastafiore : Da Carpaccio Code et trois recettes de pâtes sucrées

par

BONJOUR les zamibes, quelle joie : l'été est enfin là et les jours raccourcissent déjà. À moins de prendre le bus en pleine poitrine, vous aurez remarqué que votre chirurgien préféré évite les mois d'été pour vous coucher sur le billard. En effet, il n'y a pas que chez les municipaux roses-verts que cette saison est propice à la reproduction, les microbes aiment aussi les grandes chaleurs, la danse des canards, les boîtes à dragues et *tutti quanti*. Paradoxalement c'est la période de prédilection pour les plats de viande et de poisson à consommer crus.

Il existe de nombreuses manières de consommer les chairs crues, arrêtons-nous au carpaccio et au tartare. Depuis le Byzantin Origène (1), nous savons qu'il y a trois manières de lire les Saintes Écritures. Le niveau littéral, l'allégorique et l'anagogique (2).

Le niveau littéral

Vittore Carpaccio (1465-1526), peintre vénitien de la Renaissance, était reconnu pour l'étonnante qualité de ses rouges (la couleur, pas le rouquin !). Quant aux Tartares, le mot désigne à l'origine (3) les tribus d'envahisseurs qui sillonnèrent l'Asie Centrale. Aujourd'hui il se rapporte à une peuplade vivant essentiellement en Ukraine, dans la banlieue de Tchernobyl.

Le niveau allégorique

Inventé par un restaurateur vénitien au milieu du XXe, le carpaccio, ainsi nommé car la couleur de la viande de bœuf ressemble à certains rouges des tableaux du peintre italien, est constitué de très fines tranches de bœuf assaisonnées d'huile d'olive, de parmesan et parfois de *ruccola*, de *carcioffini*, de bolets, etc… Par corruption, on parle de carpaccio dès que cette forme de découpe est effectuée sur un aliment pour une dégustation crue. Ainsi le carpaccio de pommes vertes, de courgettes ou de coquilles saint-jacques relève de l'oxymore. Plus ancienne et certainement originale, signalons la recette piémontaise de l'*insalata di carne cruda* (4).

Le mot même de tartare a suivi sa propre voie en français, bien loin des exigences ethno-géographiques. En cuisine d'abord, la sauce tartare apparaît au XIXe et désigne une sorte de mayonnaise forte croisée avec une ravigote. Puis apparaît le steak tartare, qui se définit essentiellement comme un steak de viande de cheval crue. La légende affirme que les envahisseurs mongols non seulement mangeaient leur viande crue, mais la planquaient sous leur selle afin de l'attendrir pendant qu'ils galopaient (5).

Autoportrait de Carpaccio (à droite, en noir et non en rouge)

Mais à la fin du XIXe déjà, le grand Escoffier décrit le beefsteak à l'Américaine, soit un steak découpé dans le filet, puis haché finement et assaisonné de sel et poivre, le steak est alors reconstitué en ménageant une petite cavité sur le milieu pour y mettre un jaune d'œuf cru. On dispose à part câpres, oignon et persil haché. Sous steak à la Tartare, on retrouve la même préparation mais sans jaune d'œuf et servie avec une sauce tartare, et toc !

Finalement, l'adjectif tartare sera substantivé vu que l'on parle même d'un «tartare de poisson».

Le niveau anagogique

C'est bien là que l'initié plane, grâce à la connaissance, tout en fumant les pommes séchées de l'arbre défendu. Que nous apprend donc cette culture si difficilement construite par les civilisations successives et si facilement détruite par les générations subséquentes ? N'en déplaise aux philistins scientologues de la basse école pragmatique et aux Talibans démolisseurs des Bouddha de Bamyan, dans tout ça, y a pas que de la rigolade, y a aussi des germes pathogènes, comme le *toxoplasma gondii* qu'affectionnent les femmes enceintes. Ou *l'anisakiase*, infestation par ingestion de poisson cru ou peu cuit parasité par *l'anisakis*. Les poissons en cause sont à chair blanche et originaires des mers froides (hareng, maquereau, morue, thon, merlan, lieu, saumon). Quelques heures après l'ingestion du poisson cru, mariné ou fumé, apparaissent des douleurs épigastriques intenses avec parfois des nausées, des vomissements et une belle diarrhée.

La *trichinose* est quant à elle produite par le *trichinella spiralis*, présent dans les viandes de cheval, de sanglier ou de porc. Elle se manifeste d'abord par une diarrhée carabinée et des vomissements, suivis d'une fièvre à 39°C, puis d'un œdème des paupières supérieures et de douleurs musculaires intenses dues à la dissémination du parasite.

N'oublions pas le gentil vers solitaire, *tænia saginata*, qui provient de la viande de bœuf contaminée. Les symptômes sont des douleurs abdominales, à nouveau une jolie diarrhée, un amaigrissement sensible et une augmentation de l'appétit. Le diagnostic est fait par la découverte d'anneaux mobiles (i.e. qui, comme saint Éloi, bougent encore) dans les selles : un anneau fait environ 1 cm sur 0,5. Comme quoi il vaut la peine d'avoir toujours sur soi la mesurette Obut.

Trois recettes de pâtes sucrées

Quel est le comble pour un chroniqueur culinaire ? Se faire sucrer ses recettes, Pardi ! Et comme c'est justement ce qui m'est arrivé lors du bouclage du n° 112, je me permets de revenir sur les recettes du jeune chef qui monte, qui monte, qui monte jusqu'iciiiiii. J'affirmais, apparemment gratuitement, que les recettes de Benoît Bordier véhiculent, malgré leurs aspects *fooding*, l'image d'Épinal des Français ayant de la peine à dépasser le stade de la nouille. Voici donc, soumises à votre sagacité, les recettes. C'est ainsi moins gratuit, tout en restant peu chaire.

F'Murrr, *Jehanne au pied du mur*, Casterman, 1980

1. Calamars aux fruits rouges, éclats de fraises Tagada

Cuire des pâtes en forme d'anneaux de calamars dans une solution de 50% de bleu de curaçao et d'eau. Les pâtes en ressortent cuites et bleues. Couper 250 gr de fraises en 4, ajouter 125 gr de framboises et 120 gr de fraises Tagada en deux. Mélanger avec les pâtes refroidies à l'eau en ajoutant 1 cuillère à soupe de sucre et 6 feuilles de menthe ciselées (ou du basilic).

2. Pâtes à la bolognaise

Pour six convives, faire revenir vivement 500 gr de viande de bœuf hachée (6), ajouter une carotte et un oignon coupés en dés. Mouiller avec 2 dl de vin blanc sec, porter à ébullition, ajouter 75 gr de concentré de tomate (sic) et 1 litre d'eau (resic), cuire 35 minutes. Passez cette sauce à travers un torchon pour obtenir un jus clair. Ajouter 12 gr de feuilles de gélatine, préalablement ramollies à l'eau froide, réserver 8 h au réfrigérateur. Fouetter en chantilly 7,5 dl de crème liquide et la même quantité de crème épaisse. Ajouter 40 gr de parmesan râpé, assaisonner de sel et poivre, et hop au frigo. Faites frire 16 feuilles de pâtes à raviole (pour la cuisine chinoise) dans une huile pas trop chaude, les déposer sur du papier absorbant et saler. Juste avant le repas, déposer dans le fond d'un verre de service une cuillerée de chantilly au parmesan, casser la gelée de jus de bolo et recouvrez la chantilly dans les verres. Accompagner avec les pâtes frites refroidies.

3. Bouillon aux vermicelles et au saumon, poire et navet au thé Earl Grey

Voici un ingrédient à la mode , le thé. Tailler 200 gr de saumon cru en cubes d'un cm d'arrête, le cube pas le poisson ! Couper une demi-poire et 200 gr de navets en cubes d'un demi-centimètre de côté. Mélanger les cubes de saumon, de poire et de navets avec une grosse cuillère à café de thé Earl Grey (très fin). Cuire 600 gr de vermicelles dans un litre de bouillon de poule. Répartir dans des bols le mélange de cubes et versez le bouillon aux vermicelles bien chaud.

(1) Grand théologien de l'école d'Alexandrie,Origène enseigna à partir de 231 à Césarée Maritime, principal centre hellénistique de Palestine.

(2) Quitte à me froisser avec la rédaction d'outre en Rhône, j'avoue tenir cette érudition de l'égérie des catéchumènes du Valais central, Ste Catherine Amehrt de Chrisostome.

(3) Rien à voir avec le Tartare –*Tartarum* en latin est le nom de la partie la plus souterraine de l'Enfer mythologique.

(4) Couper la viande finement au couteau, sel, poivre, huile d'olive, citron, une gousse d'ail très fine, laisser macérer une demi-heure au frais, garnir avec des lamelles de truffe ou de bolets crus.

(5) Un restaurateur de Slavonie (la région de Croatie), dont je ne retrouve plus l'adresse, perpétue cette fine tradition.

(6) Traditionnellement, la bolognaise ne se fait pas avec de la viande hachée.

Les vins toscans à la croisée des chemins

DEPUIS une dizaine d'années, les vins rouges toscans connaissent un succès international important. Quelques domaines s'étaient déjà fait un nom à l'étranger auparavant (on pense à la Sassicaia, à l'Ornellaia, etc.) mais ce mouvement s'est amplifié depuis les années nonante avec l'apparition d'un grand nombre de domaines très ambitieux, ce qui ne s'est pas fait sans une adaptation de leurs vins à un style plus international. En effet, le vin rouge toscan traditionnel, issu du cépage local sangiovese, est souvent austère, avec une robe peu colorée et une forte acidité dans sa jeunesse. Son fruité n'est pas exubérant et il a besoin de plusieurs années pour s'ouvrir sur des notes complexes, mêlant épices et tabac. Afin de conquérir une clientèle étrangère peu encline à s'emporter pour ce genre de vins, les Toscans se sont mis à planter massivement du cabernet sauvignon (dont sont issus la Sassicaia et l'Ornellaia) et du merlot à partir des années huitante et à remplacer les foudres traditionnels de grand format par des barriques neuves de 225 l. Dans un deuxième temps, ils ont pris le train en marche des méthodes de vinification modernes qui permettent des extractions beaucoup plus poussées (1): levures sélectionnées, enzymes, concentrateurs par osmose inverse (2)… Ces procédés ont été utilisés pour vinifier les vins élaborés à base de merlot ou de cabernet sauvignon, mais aussi ceux produits avec du sangiovese. Sont apparus alors des «sangiovese nouveau style»: massifs et charnus, avec une robe noire aux reflets violacés, des arômes de fruits très exubérants et une bouche riche et presque douce.

La vieille querelle des anciens et des modernes

Ces vins détonnent et font couler passablement d'encre. Les modernistes prétendent qu'ils font bien des «sangiovese pur» et qu'ils obtiennent de tels vins en raison de rendements très bas et d'une maturité parfaite. Les tenants d'une certaine tradition les accusent de mélanger du merlot ou de la syrah sans le déclarer et d'obtenir de tels vins par le biais d'artifices techniques. Surtout, ils dénoncent le fait que ces vins porteraient davantage la signature d'un style œnologique exportable, que celle du terroir qui les a vus naître. Un producteur traditionaliste modéré de Brunello nous résumait ainsi sa position: *«il sangiovese non è nero, il sangiovese non è dolce.»* Tout le contraire donc de ces vins, accusés à mots couverts de plagier les vins du nouveau-monde.

Et d'abord, qu'est-ce que la typicité?

Que faut-il en penser? Lors du dernier salon Vinitaly à Vérone, j'ai eu l'occasion de déguster les vins d'une douzaine de domaines toscans réputés, provenant des deux bords. Il y a des grands vins et d'autres moins réussis dans chacun des styles, même si ma préférence actuelle va plutôt du côté des traditionalistes «modérés»: leur sangiovese s'exprime en finesse et avec beaucoup de race, mais il a néanmoins un fruité et une certaine rondeur qui le rend accessible en vin jeune. Ces vins témoignent des progrès qui ont été entrepris au niveau viticole: on récolte certainement des raisins plus mûrs et plus concentrés aujourd'hui qu'il y a vingt ans. Il était monnaie courante à l'époque de faire passer la dilution et la sous-maturité du raisin pour de la «typicité». Comme l'a dit un critique du célèbre guide *Gambero rosso* sur place: *«Un vin de deux ans qui a un nez évolué et une robe tuilée, ce n'est pas la typicité du sangiovese, c'est un vin qui a vieilli prématurément.»* Dans le même ordre d'idée, la plupart des traditionalistes actuels ne font pas les mêmes vins aujourd'hui qu'il y a vingt ans. Ils ont une viticulture plus exigeante et ont un recours modéré à certaines techniques modernes comme l'usage de la barrique dans les premiers mois pour stabiliser les anthocyanes, molécules responsables de la couleur. Néanmoins, il semble effectivement qu'il y a eu des excès dans la vinification de ces vins modernes qui se révèlent spectaculaires au premier abord, mais qui font souvent preuve d'une certaine lourdeur et parfois d'un manque de distinction. Reste la question fondamentale: qu'est-ce que la typicité? Tout d'abord cette notion est à distinguer de celle de qualité. Celle-ci nous parle de valeur, celle-là, de style, d'appartenance à une famille. Dans le cas du vin, c'est l'idée un peu floue de terroir, une notion à la fois territoriale et historique. Territoriale car elle renvoie à une délimitation géographique, historique car elle se nourrit d'une tradition de pratiques viticoles et œnologiques. Dans une vision assez polarisée, les modernistes ont tendance à négliger cette historicité du vin tandis que les traditionalistes voudraient la graver dans la pierre. Il est clair qu'une opposition de cette nature est stérile et ne permet pas d'avancer. Il est probablement plus enrichissant de savoir tirer parti des forces des deux approches, les moyens modernes de production pouvant être mis au service de l'expression d'un terroir, s'inscrivant ainsi en continuité avec une tradition capable d'évoluer. Pour parvenir à cette alchimie, la technique doit rester au niveau des moyens et ne pas devenir une finalité en soi. Il faut donc en œnologie, comme dans bien d'autres domaines, renoncer à faire «tout ce qui est possible», juste parce que c'est possible. Dit autrement, faire preuve de sagesse.

J. S.

(1) Pratiques qui n'ont rien de spécifiques à la Toscane et que l'on retrouve pratiquement partout.

(2) Procédé inverse à l'osmose, qui permet de retirer une partie de l'eau contenue dans le vin. Cela augmente la sensation de concentration, mais a le désavantage de concentrer également les défauts: acidité trop forte, arômes désagréables, tannins verts, etc. C'est pourquoi il est déconseillé d'aller au-delà de 10% du volume du vin pour ne pas risquer de le déséquilibrer.

Aventures virtuelles

Œil de Vache, cinquantaine entamée, cœur cabossé, cherche un mec, histoire de s'ébattre encore un peu dans les prairies d'automne... et plus si entente.

AH, consommer, consommer, comme ce mot est doux aux oreilles concupiscentes. Tout ce choix, là, sous mon nez; ligne bon marché, M-Budget préserve mon portemonnaie; M-Sélection le creuse avec les délices d'un petit luxe bon marché...

L'autre jour, en passant dans la ville basse, j'ai croisé des prostituées. Une d'elles a ouvert son manteau de fourrure, me dévoilant une guêpière blanche, sous-tif et porte-jarretelles coordonnés, le grand chic... Ligne M-Sélection certainement...

Et bien, les hommes des petites annonces, c'est un peu la même chose. Trouver un taureau pour encore gambader, etc., quelle race choisir, couleur de robe, force des jarrets, de belles cornes, bien appareillé (quoique cela ne se découvre que bien plus tard): bonne ou mauvaise surprise, l'emballage plaît, mais le contenu? Et là, M-Budget ou pas ne change rien, bien évidemment.

Alors, qui choisir? En route pour le grand shopping humain.

Plus de Jean, Paul ou Pierre, mais des pseudos qui se doivent d'évoquer ce que l'on croit être: *Missing, Tombouctou, Adel, Imprécateur, Surf, Toudoux, Cœurenpeine, Jupiter, Éléphant, Colinet, Robocopain, and so on…*

Premier bout d'emballage qui se détache comme le cellophane, en collant un peu.

***

Pas la peine de regarder la Migros-Data, profession, âge, là chacun dit ce qu'il veut. Une amie bonne connaisseuse m'a dit «les mecs, ils se rajeunissent et sont tous consultants ou cadre de quelque chose. J'en ai rencontré un qui avait écrit 55-60 ans, courtier en objets d'art; dans la réalité, c'était un retraité d'au moins 70 balais, cheveux teints et qui avait une fois vendu des tableaux.»

Bon, passons aux loisirs: *Vélo/ fitness/ jogging/ informatique* sont certainement les activités les plus pratiquées par ces êtres esseulés; *télévision* –aimer la télé, je nous vois déjà jouant les Bidochon, amoureux regardant dans la même direction comme dirait Saint-Ex; *golf*, –ça fait toujours chic; *animaux* –là, je n'ai pas encore compris si cela veut dire qu'ils ont une ferme, une basse-cour, un chien, un chat ou s'ils traquent fusil à la main les lièvres d'automne; puis encore *world musique/ jazz/ lecture/ cinéma*. Comme une liste des composants: colorant E27, eau, sel, émulsifiant, et agents de conservation, farine, gomme de caroube, sucre vanillé, tout ça ne raconte encore rien, passons encore.

***

Le vif du sujet, c'est finalement la description de soi.

La plus étonnante, mystérieuse, lapidaire à souhait est: *Ce membre ne se décrit pas*. C'est tout! Et déjà j'imagine…

Il y a aussi:

– les messages courts se voulant drôles, et même drôles parfois: *plus près du vert que des verres/ pas rambo, pas bobo/ tout doux pour vous c'est calinou/ vous voulez un homme? j'en suis un.*

– le curriculum vitæ: *Marié en 1980, je me suis retrouvé veuf quelque temps après, deux bambins sur les bras. Je les ai élevés patiemment et maintenant je cherche une compagne pour partager les joies d'être grand-père/ homme séparé en 1998, divorcé en 2004, grands enfants hors de la coquille, 189 cm, 78 kg, bon revenu, maison, feu de bois* –ah, le nombre de feux de bois que l'on promet sur le web, c'est étonnant.

Puis enfin, ceux qui osent, se lancent, dérapent un peu mais y vont. *Bonjour femme, merci de me lire. Je fus marié à 18 ans, je fus divorcé en 1995/ pour ce qui reste à vivre, je souhaite une rencontre humaine, compréhensive, litrée, bonnement intellectuelle, conforme à la pureté de l'homme/ Un garçon et une fille sont issus de mon unique mariage, les deux évoluent bonnement en Suisse/ Joyeux et authentique, direct et réservé, doux et affectueux, vérité et respect à deux et avec de bons choix, nous serons invincibles dans notre bonheur. Tentée?*

***

Bof, bof, bof, rien ne m'inspire Des fois, je me demande si je ne suis pas un peu difficile, ou pas assez adepte du *shopping on line*, peut-être un peu vieux jeu? Ah, les petits marchés où l'on peut encore tâter la marchandise…

O. d. V.

Réchauffés

Lambiel est un plat qui se mange froid

«*CHAQUE fois que je visionne le DVD de Recrosio, je le vois pour la toute première fois, alors que tous les sketches de Lambiel, même ceux qui n'ont pas encore été écrits, sont déjà connus par chacun d'entre nous.*» C'est par ces mots forts que Raphaël Brunner, de l'ECAV, ouvrait en mars dernier le colloque de la Société Académique tenu à la Médiathèque du Valais. Embarras du jeune sociologue Frédéric Recrosio, puisqu'il était lui-même le maître d'œuvre de cette rencontre dont les actes ont enfin paru aux éditions Faim de Siècle. Il est à noter que ce colloque était financé par le pour-cent culturel du projet «Sion 2006 quand même».

La force des contributions ne manquera pas d'intéresser tous ceux que la technique de Yann Lambiel interroge. «*L'art n'est jamais imitation donc l'imitation n'est pas un art. Par sa virtuosité, l'imitation ne peut se mettre en scène qu'en tant que telle. Le drame de l'imitation c'est de ne point entrer dans le drame. Elle ne se rentabilise que dans l'industrie médiatique qui renforce les masses dans leur certitude. Le plaisir de reconnaître en même temps Claude François chantant* Sentiers Valaisans *et* Sentiers Valaisans *chanté par Claude François, c'est rejoindre en même temps l'enfance de maman et celle de grand-maman. Yann Lambiel c'est le Gianadda du witz*», relevait Claude Roch, chef du DECS au moment de conclure. On peut donc aujourd'hui retrouver l'intégralité des contributions:

– *L'imitation de la misère*, préface de Jean-Pierre Tabin, de l'EESP.

– *Tout ce que fera Lambiel m'est déjà familier*, par Raphaël Brunner, de l'ECAV.

– *Lambiel ou le toujours déjà-vu*, par Jean-Pierre Keller, de l'UNIL.

– *L'auto-absorption narcissique comme effondrement dramaturgique*, par Gilles Lipovetsky, de Grenoble-1968 quand même.

– *La lyophilisation de la Soupe dans l'Unbewusstseins-Industrie*, par Alfred Willener, de l'UNIL.

– *Toast porté au repas de midi*, par Manuela Maury, bibliothécaire.

– *De Lambiel à Couchepin structuration d'un réseau cohérent entre radicalisme et patriotisme*, par Emmanuel Lazega, de Lille-1.

– Manque la contribution de Bernard Wyder, d'USEGO.

– *Les mérites du cousin Lambiel et la justice distributive*, par Jean Kellerhalls, de l'UNIGE.

– *Le prêt-à-rire du cliché comique*, par Uli WIndisch, de l'UDC.

– *Hériter de ceux qui héritent*, par Christian et Michèle Lalive d'Epinay-Tornay, de l'EMS (*emerit master of sociology*).

– *Décoincer les malheureux*, par Claude Roch, du DECS.

– *Misère des limitations*, postface de Gabriel Bender, de la HEVS.

P. P.

Colloque Lambiel
Faim de Siècle, 2006, 26 p., Frs 17.–

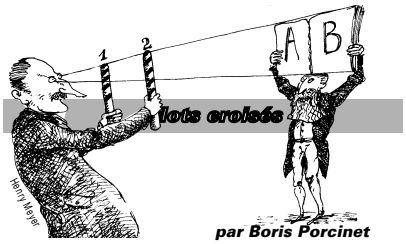
Grandeurs et servitudes de la démocratie

N.B. : la carte civique n'est dorénavant plus utilisée pour le vote.
Elle reste toutefois valable comme carte de résident, notamment pour l'accès à la déchetterie

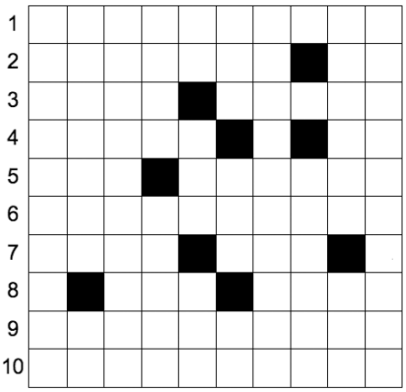
Circulaire de l'administration municipale de Martigny, août 2005

(À se taper encore un moment…)

Jeux croisés



par Boris Porcinet



De gauche à droite

1. Fait la pluie et le beau temps au désert.
2. Mettre en lumière – Occupe toutes les directions de la Suisse.
3. Appladi – Soit il se plante, soit il amène le succès.
4. Bouchés – Personnel de maison.
5. En résumé, c'est de la chair à canon – Recherché et obtenu.
6. Vont faire chambre à part pour le deuxième du 3 horizontal.
7. Pour une solde ibérique – Pour les autres.
8. Pour prendre un coup de jeune – En deux mots, c'est le confident.
9. Rétrécir le talon d'Achille de Pégase (s').
10. Mis en compte.

De haut en bas

1. Fait la pluie et le beau temps au marché.
2. Mise en sus – Dans la niche.
3. Pour se faire un bon docteur.
4. Réprobation sonore – Imprévus.
5. La fin de l'espoir – Pièce au Japon – Prit sa chance.
6. Réseau express international – Une centurie avec neuf absents – Bien gardé.
7. Gagner quelques pouces de terrain.
8. A de nouveau fait le cochon.
9. Donner du confort – Pour ce que j'ai.
10. À la vie, à la mort?

(Annonce)

KONGRESS

NICOLAS SAVARY + TILO STEIREIF

Du 8 juin au 15 juillet 2006

KONGRESS est un projet mené par les deux photographes lausannois Nicolas Savary et Tilo Steireif.

Après avoir minutieusement observé et photographié aux quatre coins de la Suisse toutes les assemblées des partis ayant des élus aux Chambres Fédérales, ils ont pour suivi leur analyse du mode de représentation des politiciens en se réappropriant portraits officiels et discours du 1er août. Ils ont ainsi réinterprété par le biais du dessin les portraits des parlementaires et remixé leurs discours de la fête nationale.

À Basta, Nicolas Savary et Tilo Steireif présentent un dispositif artistique qui intègre ces différents médias (photographie, dessin, son) pour donner leur vision des politiciens suisses du XXIe siècle.

BASTA_ESPACE D'ART CONTEMPORAIN
Rue du Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne
www.espacebasta.ch

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Trentième épisode

Résumé des épisodes précédents

Recrutée à Paris au sein d'une association censée aider au rapatriement des Russes blancs, Renata Steiner a permis aux tueurs de Chamblandes d'identifier leur victime.

Le Mont-sur-Lausanne, jeudi 9 septembre 1937, 14h00

À commencer par l'inspecteur Potterat, toutes les personnes présentes s'accordèrent sur le caractère inoubliable de cette parade. Rien ne fut si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que ce défilé. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en ce canton. Dans le petit vallon des Etavez, entre Grand-Mont et Cugy, la Première Division avait marché en bon ordre sous un soleil éclatant.

Le public fut estimé à plus de cent vint mille personnes, chiffre considérable pour l'époque. Dès six heures du matin, une noria d'autocars avait amené la majorité de ces gens depuis Lausanne. D'autres étaient venus par la Brouette d'Echallens ou le tram de Moudon. Les plus convaincus et les moins fortunés étaient montés à pied depuis le terminus de Bellevaux. Toute circulation automobile avait été interdite dans la région jusqu'au milieu de l'après-midi. L'affluence était à son comble, comme si la population entière ressentait sourdement le besoin de se rassurer au sujet de la qualité de son armée et de la quantité de ses armements. Il convient d'ajouter que, sur injonction des autorités, les commerçants avaient «joué le jeu» en fermant les magasins et en donnant congé à leur personnel.

Accompagnés par le grondement des avions de chasse survolant les champs à basse altitude, les cyclistes, par compagnie, l'infanterie, en formation carrée, les dragons, au galop, les compagnies de mulets, au pas, avaient foulé le sol en cadence. Les camions, les canons et les blindés avaient également fait voler la paille et la poussière.

– Tu aurais vu ces petits chars d'assaut à deux places, que l'État-Major montrait pour la première fois: des vrais bijoux, pas. Le canonnier, debout, sort de son engin comme un grand gosse qui s'amuse avec un jouet pour des plus petits. Et on en a déjà quatre, tu te rends compte, Walti!

Remis des séquelles de son terrible voyage à Genève, mon collègue resplendissait, plus rond et plus jovial que jamais. Dans la chaleur étouffante de cet après-midi à la campagne, je l'avais retrouvé au bord de l'insolation, le visage ruisselant, mais manifestement content d'être là, comme un monarque au milieu de son bon peuple accouru, le cœur à l'aise, pour fêter, voir et complimenter l'armée fédérale, particulièrement ses régiments romands. «Comme de juste, quelques Totos ont profité de l'occasion et se sont glissés parmi les Welches, pas. Mais je crois bien que c'est pour guigner si l'ordre et la propreté règnent aussi par chez nous.» Mon guide dans l'apprentissage du métier de policier regrettait toutefois la présence parmi nos défenseurs d'auxiliaires canins, ces sales bêtes! En tant que spécialiste de la chose militaire, il jugeait en outre les mitrailleuses transportables à dos d'hommes, destinées à assurer à la défense contre avions, aussi efficaces qu'une charrue à labourer le Léman.

Autour des tribunes, les musiciens des diverses fanfares rangeaient leurs instruments, quelques officiers entretenaient la conversation avec les invités. La lumière étincelait de mille feux sur les baïonnettes et les cuivres. Le sol, déjà craquelé par la sécheresse, avait été tassé par les pas de la foule. Des chaumes, coupés ras peu de jours auparavant, il ne restait qu'un peu de paille. Comme à chaque fois qu'il en avait l'occasion, Potterat se fit lyrique pour vanter le paysage:

– Qu'est-ce tu veux, Walti! Il n'y a pas à discuter. C'est le plus beau pays du monde, pas. On est adossé aux gradins naturels du Jorat, avec le magnifique Gros-de-Vaud devant nous, et juste derrière le cadre grandiose du Jura. Renifle.

Je plissai vaguement le nez, repérant surtout la sueur, le diesel et le crottin de cheval, fragrances de toutes les armées du monde.

– Mais pas du tout, qu'est-ce que tu racontes! Ça sent la betterave sucrière, la tunique militaire qui s'aère, suspendue au volet de la ferme, le boiton des caillons à Noverraz et la laiterie agricole.

– Maintenant que tu me le dis, je sens bien quelque chose, mais je voulais te parler de l'enquête…

– Là-bas, au nord-ouest, le troisième village après la colline, c'est Bioley-Orjulaz, la partie des Potterat: 312 hectares, 237 mètres au-dessus du niveau du lac, pas.

La police fédérale se demande si…

– Et pis, il faut que je t'avoue que nous autres de Bioley-Orjulaz, on nous appelle *Lé Pétâ-Lâitia*, un surnom pas bien poli… Allez, je ne vais pas te raconter des gandoises, ça veut dire les *caque-petit-lait*, pas. Mais bon, c'est comme ça et pas autrement: le coq est roi sur son fumier. Je vais maintenant te raconter ce que j'ai vu…

Annonce parue dans la *Gazette de Lausanne* du 8 septembre 1937

Le colonel Vaillant (au premier rang, cinquième depuis la gauche) accueille les autorités dans une auberge du Mont. On notera la présence de l'inspecteur Potterat (à droite, chapeau dans une main, canne dans l'autre).

Il fallait que je fasse à l'évidence: l'inspecteur Potterat ne voulait rien savoir du rôle de cette Renata Steiner, qui avait guidé les assassins vers leur cible. Quant à la Bupo, il feignit même d'ignorer son existence.

– Alors, vers dix heures, sont arrivés, à cheval, comme des centaures, lancés à fond la caisse, le colonel Vaillant et le petit Minger, qui a salué les soldats de par chez nous au nom du Conseil fédéral, pas. Il a dit: «La défense nationale n'est pas seulement l'affaire de l'armée, mais du peuple tout entier, qui ne reculera devant aucun sacrifice, pour, d'année en année, apporter son appui moral à l'armée.» Et il a même ajouté: «Seule une armée forte peut garantir notre neutralité et préserver notre sol. Il est évident aujourd'hui que la conquête de la Suisse ne serait pas, comme certains voudraient le croire, une simple promenade militaire.» On a tous applaudi, pas.

» Après, j'ai dû surveiller les tribunes officielles, qui s'alignaient sur trois cents bons mètres. On y reconnaissait le président Motta, avec son chapeau melon de tabellion, et plusieurs de ses collègues. Ces messieurs de Berne étaient venus à cinq, comme les Trois Mousquetaires, pas! Note bien que je ne pourrais pas te dire lesquels étaient là, vu que je ne retiens jamais leurs noms.

Je glissai une discrète allusion au célèbre élu zougois:

– Etter ou pas Etter, là est la question…

– Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. Tandis que j'ai bien reconnu, autour du Conseil fédéral, parmi une ratapée de conseillers d'État de toute la Suisse, notre Norbert-Auguste Verrat, un puissant gaillard, un tout vigousse, qui n'aime rien tant que l'agriculture, et que tu as déjà vu avant-hier sur la Riponne, pas. Il y avait aussi le potu, le tout pouet: Jean Bauffe. Tu vois de qui il s'agit, Walti?

– Justement, parlons-en, à cause de toi, je me suis ridiculisé devant Bataillard ce matin, en croyant que ce grand ami des scouts venait d'être arrêté…

– Ne me parle pas de ce vilain gaillard: j'ai mal au canton quand je pense à lui, pas. Si tu me laisses causer, je vais pouvoir finir mon histoire. Tout autour de nos magistrats, s'étaient rangés les ambassadeurs, les officiers et les invités étrangers. On avait fait à Pétain le grand honneur de le placer à la droite du Président Motta, pas. Et j'ai entendu que le conseiller Pilet-Golaz déployait toute sa rhétorique pour baboler avec lui. Le maréchal avait l'air passablement endormi. On voit bien qu'il est un peu dans ses vieux jours, mais quand j'ai vu briller ses sept étoiles, ça m'a fait quelque chose. Tu vois, Walti, ce grand homme ne faisait pas le fier, il remerciait tout le monde de l'avoir invité dans ce joli petit pays (1).

Nous levâmes tous deux la tête en même temps: les vénérables biplans de notre aviation survolaient une dernière fois le champ de blé devenu un champ de Mars.

***

En ce début d'après-midi, la faim commençait à se faire ressentir. Tenté par un des nombreux étalages fumant autour des cantines vers lesquelles se ruaient des civils transpirants et dépenaillés, j'achetai au passage un schüblig, avec deux tranches de pain et un monticule de moutarde. Je tenais à la main la seconde preuve, après l'armée fédérale, de l'existence de la Suisse par-dessus les impressionnantes différences de langues et de coutumes.

Accueilli à chaque fois par des vivats, la Barrique tint à se renseigner aux divers débits de boisson au sujet de la rumeur qui montait dans toute la ville. Y aurait-il, oui ou non, pénurie de vin blanc dans les prochains jours?

– Il semble bien que la sécheresse et les militaires auront bientôt tout ratiboisé, avant même que commence le Comptoir. Il fait décidément trop soif, pas. Je viens tout sec, je me sens tout ratatiné, comme un vieux séchon d'institutrice.

Nous saluâmes au passage Jacques-Clément Grognuz, en train de fumer, à l'écart de la foule, l'air absorbé et le chapeau de guingois, à proximité des derniers photographes. Son regard errait sur le vallon, comme si le défilé se poursuivait encore. L'inspecteur Potterat ne put s'empêcher de lui réciter son couplet sur le paysage du Gros-de-Vaud, ajoutant cette conclusion: «Sauf votre respect, vous croyez que vous seriez capable d'écrire une simple phrase, qu'on n'aurait pu écrire qu'ici, pas, parce qu'elle aurait été copiée sur la courbe de cette colline, et pas d'une autre?» Le grand écrivain en demeura stupéfait.

L'infirmerie abritait les spectateurs tombés des arbres sur lesquels ils avaient grimpé pour mieux voir le spectacle, les victimes des bagarres, des évanouissements et des ruades des chevaux. Quelques haut-parleurs appelaient encore la foule à rester couverte et invitaient les parents à ne pas abandonner leurs enfants perdus au poste sanitaire. Ici et là, des soldats traînaient, vêtus de vareuses trop larges, portant aux pieds des souliers à clous lourds comme des sabots. Je remarquai alors que le héros des tavernes lausannoises portait en permanence les mêmes chaussures.

– Vois-tu, je n'ai jamais mal aux pieds dans mes godillots. Je n'ai porté que ceux-ci depuis que je les ai touchés à l'École de Recrues, pas. Je les ai tellement bien amollis à la graisse de baleine que ce sont devenus de vraies pantoufles. Maintenant, Walti, suis-moi, il nous faut camber les barrières.

Comme un excursionniste en balade, il s'était muni d'un solide alpenstock qui lui permettait d'abaisser les barbelés à chaque passage d'un champ à l'autre. Il m'emmena du côté de l'Auberge de la Croix-fédérale, où notre mission se poursuivait. Le repas devait se terminer et les discussions entre le Conseil fédéral et l'État-Major Général allaient porter sur le bilan des manœuvres. Quelques gendarmes, sous la direction de Potterat, devaient assurer la sécurité de cette conférence stratégique.

Quant à moi, j'avais pour tâche de surveiller discrètement la réunion proposée aux attachés militaires. Dans une clairière voisine, le lieutenant-colonel Masson s'apprêtait à leur présenter notre toute nouvelle station de radio portative.

Il ne me fallut que quelques pas pour comprendre que j'allais me retrouver en pays de connaissances: je venais d'apercevoir Greta, agent 10113 de la Gestapo, au bras d'un officier en uniforme de la Wehrmacht. L'homme devait bien mesurer une tête de moins qu'elle, sans doute l'agent 10114…

(à suivre)

(1) Le futur chef de l'État français conserva par la suite un attachement indéfectible à la Suisse. À tel point qu'il songea un moment à s'y installer, vers la fin du mois d'avril 1945. *(N. d.T.)*